

“Le sixième jour, on meurt ou on ressuscite”. N’allons pas par quatre chemins, Dalida sur le Divan est un spectacle inoubliable que le bouche à oreille ne manquera pas de servir.

A partir de l’ouvrage éponyme de Joseph Agostini, écrivain, psychanalyste et metteur en scène, les deux comédiens/musiciens nous livrent un spectacle riche en émotions. C’est **un spectacle hybride entre huis clos théâtral et récital de cabaret empreint d’une poésie qui vous enveloppe avant la sixième seconde du spectacle et ne vous quitte pas en sortant.**

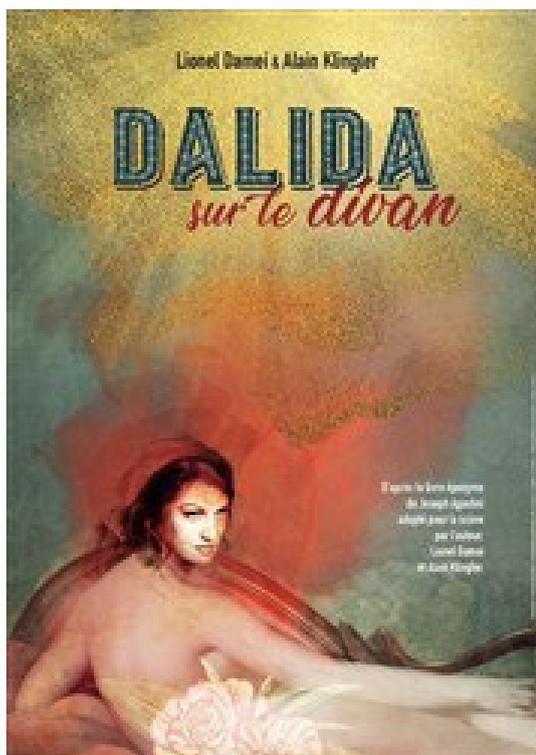
Oui, Bien sûr, le sujet de ce show est bien Dalida, icône populaire que les moins de cinquante ans ne peuvent pas connaître, connue pour son tempérament à fleur de peau, sa voix et son accent inimitable, sa chevelure d’or et son strabisme. Elle fut l’icône d’un glamour qui peut sembler ou daté ou charmant, voire les deux. Elle a toujours assumé le goût des paillettes, du show qui fait rêver. Elle ne plaisantait pas avec le rêve, avec le plaisir qu’elle voulait donner aux spectateurs. Elle donnait tout.

Pourtant , ici, c’est une Dalida mise à nue qui est convoquée au soir de sa vie, en 1986, alors qu’elle est sur le point de jouer une mère égyptienne dans un drame inspiré de l’auteure Andrée Chedid mis en scène par le réalisateur égyptien Youssef Chahine, le 6ème jour.

Dalida, qui ne put être mère et multiplia les amours malheureuses, Dalida qui doit accepter que les temps changent et sa carrière aussi, Dalida, qui oscille entre une authenticité désarmante et une mauvaise foi patente que le facétieux psychanalyste joué par Alain Klingler, aussi au piano, n’aura de cesse de signaler les paradoxes.

A l’occasion de ce tournage avec Chahine, Dalida, incarnée par un Lionel Damei fascinant, revient sur son passé, puisqu’elle est née en Egypte. Bien que d’origine italienne, l’Egypte est restée sa matrice et en choisissant cet épisode précis, Agostini a vraiment réussi un coup de maître. Ce départ imminent vers le Caire l’excite et l’inquiète à la fois, livre-t-elle au psychanalyste.

Alors que le film sera salué et sa performance louée, Dalida ne se relèvera pas d’un énième épisode dépressif.



Ce qui séduit dans ce dialogue à la fois théâtral et chanté, c'est le contraste entre l'émotion extrême traduite par le comédien qui joue Dalida et l'ironie de celui qui incarne le psychanalyste. Les voix, leur tessitures particulières, ont aussi leur importance. Ainsi, l'idée n'étant pas du tout l'imitation, le charme des contrastes opère pleinement et sans recours factice. Dalida diffuse une sensibilité extrême entre Barbara et Anoni alors que le psychanalyste est plus proche d'un Jean Guidoni. Tous deux, en symbiose, nous délivrent **des œuvres avec authenticité mais revisitées sans toutefois trahir la diva qu'ils ressuscitent ensemble sous nos yeux.**

Le tour de force comme souvent dans **un spectacle remarquable**, c'est que le texte et les comédiens, en conclusion, nous amène à ce délicieux paradoxe: on chante Dalida tout en se disant, mais cette pièce parle aussi de nous tous, pas seulement d'une époque, d'une icône, elle parle de la difficulté d'être ultra sensible dans le rude monde du spectacle, de la possibilité de se cacher derrière le maquillage et en mettant de l'or dans ses cheveux tout en restant profondément soi-même, unique.

Dalida sur le Divan, c'est **un moment puissant de poésie servie par une performance inégalée. Une expérience musicale qui arrive à être à la fois légère et profonde.** Que vous aimiez Dalida ou que vous ne la connaissiez pas, peu importe.